

CABILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

323 rue de Commerce, New Orleans, Louisiana.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Après le Carnaval.

Le carnaval de 1912 est fini. Il a obtenu un succès prodigieux, comme tous ses précédents, et les visiteurs accourent de tous les points de l'Union américaine et de l'étranger partent ou vont partir pour regagner leurs foyers.

Certains de ces visiteurs nous reviendront sans doute, d'autres ne reverront jamais la Cité du Croissant, mais tous, en la quittant, emporteront un souvenir aussi charmant que durable des heures heureuses qu'ils y ont passées.

Et surtout lorsque un temps idéal vient encore réchauffer l'éclat des manifestations joyeuses, faire goûter dans toute sa plénitude la joie vivante.

Cette impression est ineffaçable et il n'est pas de signe plus certain de sa durée et de sa profondeur que la belle humeur qui sillonnait il y a quelques heures notre ville dans tous les sens.

Un JOLI MOT. Le mot est si joli qu'il n'est pas trop tard pour le rapporter.

Le mot est si joli qu'il n'est pas trop tard pour le rapporter. La scène se passe à l'Académie française, exactement le jour où le comte de Mon et M. Henri de Régner allaient lire leurs discours devant la commission de réception.

Le comte de Mon dit : « Je suis heureux de vous voir ici, monsieur le comte. » M. Henri de Régner répondit : « Je suis heureux de vous voir ici, monsieur le comte. »

Je ne l'ai pas connue, et jamais on n'en parlait. Je suis seule.

On s'entretenait entre immortels, dans un coïncider, de la situation politique. — Je ne vois autour de moi que des visages sombres, disait un éminent historien. On semble s'attendre à quelque événement.

A TRAVERS LE MAROC.

Tanger et Casablanca.

Depuis six mois que le changement de statut du Maroc semble certain, un grand enthousiasme a saisi l'âme française.

Depuis six mois que le changement de statut du Maroc semble certain, un grand enthousiasme a saisi l'âme française. On n'attendait plus que de bons faits des voyants d'étude, de sociétés se fondant au capital de nombreux millions, et les bateaux partent bondés.

Pendant très longtemps, Tanger attire tous ceux qui croient à l'avenir du Maroc. La position géographique semblait merveilleuse, la situation était pittoresque, la proximité de l'Europe rendait le séjour agréable.

Or, l'on conçoit l'amertume qui remplit l'âme des pionniers qui ont essayé de fertiliser ce pays. — Que quelques-uns habitent depuis plus de vingt ans, — lorsqu'ils voient passer, pour ainsi dire, sans faire escale, ces bateaux bondés de voyageurs, qui vont faire la fortune d'une ville rivale !

Quelles sont donc les chances respectives de Tanger et de Casablanca ? Tanger est à deux heures d'Europe, son port est placé sur la route des bateaux qui vont soit dans la Méditerranée, soit en Orient ou en Extrême-Orient.

Le comte de Mon dit : « Je suis heureux de vous voir ici, monsieur le comte. » M. Henri de Régner répondit : « Je suis heureux de vous voir ici, monsieur le comte. »

Je ne l'ai pas connue, et jamais on n'en parlait. Je suis seule.

éminent dans son administration, pourra-t-on lui demander de fournir les vingt-cinq ou trente millions nécessaires à l'établissement du port ? Si la ville est, en quelque sorte, séparée du territoire marocain, le Maroc devra-t-il faire les frais de son agencement ? Et enfin, alors que l'on émet le vœu de voir Tanger détrôner peu à peu Alger comme escale de ravitaillement de charbon, est-il de notre intérêt de favoriser le progrès d'un port international au détriment d'une ville française ?

De Tanger à Fez, on ne trouve qu'une seule agglomération, El-Ksar, qui a 6,000 habitants. De Casablanca à la capitale chérifienne, on rencontre Rabat et Salé qui comptent à elles deux 55,000 âmes, Mequinez qui en a 35,000. Certes, les tarifs seront équivalents, mais les éléments de trafic permettront de mettre en usage, depuis Casablanca, les prix par wagon complets, qui ne pourront être utilisés que bien rarement dans la direction de Tanger.

Puis la région de Casablanca étant grande exportatrice de grains, les bateaux qui viendront y apporter des marchandises trouveront du fret de retour, ce qui n'aura pas lieu dans la ville rivale.

Pour toutes ces raisons, Casablanca semble devoir être la métropole commerciale du Maroc. Enfin, ce sera le point d'aboutissement de la voie ferrée qui, partie de Gâbe et passant par Tunis, Alger, Oran, Oudjda et Fez, reliera toutes les possessions françaises de l'Afrique du Nord.

Il faut donc y faire un port. Mais est-il donc possible d'obtenir un résultat sérieux ? Certes, étant donnée la configuration des lieux et la force terrible de la houle, on doit envisager une très forte dépense. Peut-être cinquante ou soixante millions de francs seront-ils nécessaires, mais il faut les consacrer. Au coin point de la côte Atlantique ne semble plus favorable ; et celui-ci est le mieux situé au point de vue géographique.

Casablanca, métropole commerciale : Tanger, lieu d'hivernage, port de débarquement des touristes et peut-être, comme le rêvent certains esprits audacieux, Monte-Carlo africain. Agadir, débouché du Sud : tels sont, semble-t-il, les trois ports d'avenir du Maroc.

Un manufacturier de la région faisait campagne pour le compte d'un candidat national libéral de ses amis. Un soir, il s'arrêta en un gros bourg où ses adversaires étaient nombreux. Il parle. On l'écoute, et il lui semble qu'on l'écoute avec sympathie. Sa langue finie, il est même, ô joie ! applaudi par l'assistance tout entière.

Et voilà que, très poliment, un paysan s'avance vers l'orateur. — Dites, monsieur, nous sommes tous d'avis qu'à présent vous pourriez offrir un peu de bière... C'est l'usage.

— Oh ! s'il n'y a que cela qui vous arrête, monsieur, rassurez-vous ! dit le paysan. Nous sommes tous d'avis aussi de ne pas voter pour votre candidat. Vraiment, vous ne risquez rien.

Et l'orateur fit apporter de la bière, qu'on but gaiement. Lui seul manquait un peu de galeté.

Le doyen des abonnés du Guignol.

UN AUTRE SAGE.

Le doyen des abonnés du Guignol des Tuileries vient de mourir, après le père Rémy qui était le doyen de la Petite Provence. Le « Figaro » nous donne quelques détails sur cet homme modeste et sage.

Il s'appelait Urbain de Cantenac de la Morlière, avait, dit-on, très brillamment servi comme engagé volontaire en 1870, et semblait ne plus s'intéresser depuis cette époque qu'aux jeux des enfants et aux représentations de Guignol.

Chaque jour il arrivait en fiacre aux Tuileries, s'arrêtait dans l'allée des Orangers à regarder les petits ; puis, raide dans sa redingote dont la boutonnière était en toute saison fleurie de violettes, il gagnait son « fauteuil » au petit théâtre des Marionnettes.

M. de Cantenac était un philosophe et un sage. Il y en a plus qu'on ne pense, après tout. En preuve l'anecdote suivante : Un des pensionnaires de l'hospice des pauvres de Long Branch, en New-Jersey, nommé James Padak, âgé de 69 ans, vient d'hériter de 2,500,000 francs de son frère.

— J'avais, en effet, dit-il, l'idée que mon frère était fort riche. Et comme le docteur Harry Shaw, qui venait de lui apprendre la bonne nouvelle, s'étonnait de son indifférence, il lui demandait : « Comment ! vous ne désirez donc rien de ce que peut vous donner la fortune ? »

— Si fait, a répondu James Padak, je demanderai dorénavant qu'on me donne le matin une double portion de soupe !... Façons de parler. — Elle met ses patins, s'élança... Je la suis. Au bout de cinq minutes, la glace était rompue... — Ah ! mon Dieu !!! — Et nous cautions.

Ressuscité deux fois.

Un monsieur qui n'a pas de chance, ou qui en a beaucoup, c'est Serge Dourgov de Nicolajev (Russie méridionale). Il vient d'être enseveli vivant pour la seconde fois en cinq ans.

Le troisième jour eurent lieu les funérailles. Quatre moudjicks portaient le cercueil sur leurs épaules robustes. Derrière, un long cortège de parents douloureux et d'amis tristes suivait.

On arriva au cimetière. Au moment où ils allaient passer la porte, les deux premiers porteurs accrochèrent si malheureusement le cercueil à la grille qu'il tomba lourdement sur le sol et roula dans un fossé. Dans la chute, la boîte s'était ouverte, le corps sortait à demi de son linceul.

Les témoins de ce pénible spectacle s'étaient approchés. L'un d'eux crut voir avec horreur que Dourgov respirait encore... Aussitôt, l'effolement s'empara de l'assistance. On courut à droite et à gauche. On finit par ramener un médecin qui après de longs soins, ramena le prétendu mort. Serge Ivanovitch n'était qu'en léthargie.

Deux ans après, il se mariait. Sa santé était excellente, ses affaires prospéraient. La lugubre aventure ne semblait plus qu'un mauvais souvenir.

— Ajoutez ces chiffres, et vous aurez la date de votre couronnement, lui dit la pythonisse. L'addition donna 1871. — A quel âge mourrai-je ? fut la seconde question du prince. La pythonisse écrivit 1871, puis renouvela les mêmes recherches réelles ou apparentes. Elle forma, par le même procédé que nous venons de décrire, le tableau suivant :

— Ajoutez ces chiffres, et vous aurez la date de la chute de l'empire d'Allemagne. Le prince trouva 1913. Telle est la curieuse légende que se transmettent, depuis le milieu du siècle dernier, les membres de la famille impériale de Prusse.

Deux fois la prophétie s'est vérifiée : c'est en 1871 que Guillaume Ier a été couronné empereur d'Allemagne et c'est en 1888 qu'il est mort. Aussi est-ce le cœur serré que certains des membres de la famille impériale voient arriver la troisième échéance dont les menaces de guerre récentes d'une part, le triomphe du socialisme de l'autre, ne seraient pour eux que les prodromes inquiétants.

— Mais, s'il a fait un autre testament... si je suis dépoillée ? — Cela ne me paraît pas probable. L'héritage ne serait pas resté si longtemps en déshérence. — Cependant, M. de la Morinière peut avoir également improuvé le silence et un délai de dix ans à celui qu'il voudrait favoriser à son détriment. — Réellement je ne puis le croire. Lors de mon voyage au Brésil, j'aurais appris quelque chose. — Le comte de la Morinière ne fréquentait personne. Il vivait seul, sans amis, n'avait qu'un secrétaire, lequel depuis est revenu en France où il a trouvé un emploi à Lyon. J'ai vu le comte de France à

La moustache du Kaiser.

La moustache du Kaiser est légendaire, mais peu de gens savent comment il en adopta la mode. « Parle-Journal » nous le raconte.

Il y a environ vingt ans, parmi les officiers attachés à sa personne, se trouvait le major Von Bencke, célèbre par son affectation de dandyisme. Certain matin, devant assister à une cérémonie spéciale, à laquelle l'Empereur prenait part, le major ordonna à son coiffeur Herr Haby, de lui peigner la moustache d'une façon originale et nouvelle. Herr Haby s'y appliqua et, quelques minutes plus tard, les moustaches du major Bencke pointaient bellueusement vers le front.

Von Bencke, déjà satisfait de l'innovation, le fut plus encore quand l'Empereur, le remarquant, s'avance vers lui et publiquement le complimenta. Aussi ne se fit-il pas presser pour donner l'adresse de Herr Haby que l'Empereur envoya aussitôt chercher. Une demi-heure après, la moustache de Guillaume II avait pris la forme qu'il continue à le caractériser, et Herr Haby était nommé coiffeur de la Cour. Sa fortune était faite. C'est maintenant un personnage important, décoré de la plupart des ordres allemands et étrangers.

La toilette quotidienne de la moustache impériale d'ailleurs exige la création d'un appareil spécial, le « Schmirrbinder », inventé par Herr Haby ; l'Empereur doit le porter chaque matin pendant vingt minutes.

THEATRES. TULANE. La troupe à la tête de laquelle se trouvent les célèbres comiques Montgomery et Stone triomphe à chaque représentation de « The Old Town », une comédie musicale de tout premier ordre, livrée et musique. Cette pièce est donnée en matinée aujourd'hui.

GRESOENT. C'est un succès hors ligne que remportent les artistes du Crescent à chaque représentation de « Don't lie to your wife » une amusante comédie. L'acteur Dave Lewis est particulièrement applaudi.

ORPHEUM. Grand succès pour tous les artistes qui exécutent les divers numéros du programme de l'Orpheum, programme exceptionnel en tout point digne de la semaine du Carnaval. Il faut acheter ses places d'avance à l'Orpheum, où il y a matinée chaque jour.

Le baron Rapineau s'est décidé, sur l'avis de son médecin, à faire un peu d'exercice. — Est-ce qu'il marche bien ? demande un ami au professeur. — Pas mal ; mais c'est très drôle, chaque fois que je lui dis : « Prenez-vous ! » il a l'air embêté.

Je ne l'ai pas connue, et jamais on n'en parlait. Je suis seule.

La légende des Hohenzollern.

On parle beaucoup en ce moment de la vieille et célèbre légende des Hohenzollern, à laquelle nous avons déjà fait allusion.

Cette légende des plus curieuses, produit chez certains des princes allemands une angoisse superstitieuse. En 1849, alors que le Prince royal, qui devint plus tard le fondateur de l'empire d'Allemagne, commandait l'armée d'opérations envoyée dans le pays de Bade pour y réprimer la révolution, sa curiosité fut piquée par la réputation d'une devineresse.

La sorcière opérait en promenant un crayon sur une série de chiffres disposés en rond et ses réponses se composaient des chiffres sur lesquels le crayon s'arrêtait.

— En quelle année, lui demanda le Prince, l'empire d'Allemagne sera-t-il constitué ? La sorcière écrivit le millésime de l'année courante, 1849, puis successivement, au-dessous du 9, les chiffres sur lesquels son crayon s'arrêtait. A la surprise du Prince, c'étaient, disposés verticalement, les chiffres mêmes du nombre 1849, ils formaient le tableau suivant :

1849
1
8
4
9

— Ajoutez ces chiffres, et vous aurez la date de votre couronnement, lui dit la pythonisse. L'addition donna 1871. — A quel âge mourrai-je ? fut la seconde question du prince. La pythonisse écrivit 1871, puis renouvela les mêmes recherches réelles ou apparentes. Elle forma, par le même procédé que nous venons de décrire, le tableau suivant :

1871
1
8
7
1

— Ajoutez ces chiffres, et vous aurez la date de la chute de l'empire d'Allemagne. Le prince trouva 1913. Telle est la curieuse légende que se transmettent, depuis le milieu du siècle dernier, les membres de la famille impériale de Prusse.

Deux fois la prophétie s'est vérifiée : c'est en 1871 que Guillaume Ier a été couronné empereur d'Allemagne et c'est en 1888 qu'il est mort. Aussi est-ce le cœur serré que certains des membres de la famille impériale voient arriver la troisième échéance dont les menaces de guerre récentes d'une part, le triomphe du socialisme de l'autre, ne seraient pour eux que les prodromes inquiétants.

Feuilleton. DE L'ABEILLE DE LA N. O. No 11. Commencé le 14 février 1912. Le Chasseur Mandit. GRAND ROMAN INEDIT. Par ELY MONTCLERC. PREMIERE PARTIE.

meurt qu'elle est morte deux ans avant papa. — Son nom de guerre était Rosario Sanchez ? demanda Jacques. — Oui, qui te l'a dit ? dit Françoise. — Le testament. Ton père, unique héritier de sa sœur, dut recueillir sa succession. Elle se laissait rien que quelques hardes, étant tombée dans la misère, quelques hardes, et ce testament fait en sa faveur par un homme avec qui elle avait vécu, et qui l'aima follement. — Puisque ma tante est morte, ce papier n'a plus de valeur. — Il en a beaucoup au contraire, car toi, après ton père, tu dois hériter de ta tante. — Or, ce testament légué à Rosario Sanchez ou à ses héritiers légitimes — tu entends bien — une fortune considérable. Et l'heure est venue pour nous de recueillir cette fortune. — De l'argent ? Peuh ! nous en avons... tu es assez riche ! — Jamais on n'est assez riche, ma petite. Et puis, il ne s'agit pas d'une paille. — De jour en lendemain, nous passerons de l'aïeance large au véritable faîte. Il s'agit de vingt millions au bas mot. — Si désagréable qu'elle fût du vil métal, Françoise ne put retenir une exclamation. — Vingt millions ! Tu es sûr ? — Tout ce qu'il y a de plus sûr. Songe... nous pourrions réali-

ser nos désirs quels qu'ils soient... Vingt millions entre des mains habiles, doivent en produire cent dans quelques années. Notre fils sera un des hommes les plus riches de France... Je te couvrirai de perles, de diamants... tu seras étincelante, comme la Madone chez vous aux jours de grande fête. Nous aurons un train de maison royal. Et j'en brasserai des affaires ! Je deviendrai en peu de temps un des maîtres de la Bourse. Elle se grisait à son tour devant ce mirage doré. — C'est vrai, c'est vrai, faisait-elle. On est presque tout-puissant quand on est aussi riche. — Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt, méchant ? — Parce que je ne voulais pas te donner une fausse joie. D'abord, j'ai dû me renseigner sur ta parenté, afin de m'assurer qu'il n'y aurait aucune contestation possible. Ensuite, une des clauses du testament porte que les ayants droit n'entreront en possession de la fortune du comte de la Morinière que dix ans jour pour jour après sa mort. — Quand est-il trépassé ? questionna avidement l'Espagnole. — Quelques semaines avant notre mariage. Il habitait alors Rio-de-Janeiro. — Françoise semblait galvanisée. Ses yeux flamboyaient, ses narines mobiles se dilataient, respi-

rant l'air avec force ; elle entra ouvrit sa bouche buibuese, plus rouge que la fleur de canise. Ses dents brillèrent égales et noircies, tout son être se tendait de désir... un désir qui n'était pas le désir d'amour, mais celui de plonger ses mains dans un monceau d'or, celui de se griser à la vue des richesses que bientôt elle posséderait. — Alors, oh ! alors... elle était belle, elle le serait bien davantage encore, elle deviendrait une des reines de la mode, elle ne redouterait plus aucune rivale, car elle les éclipserait toutes. — Oh ! la belle vie, l'adorable vie, faite de joies toujours renouvelées, oh ! le bonheur d'être riche, très riche, et de dominer et d'ordonner, et de ne subir aucune contrainte. — Je suis folle de joie ! cria la jeune femme dans une explosion d'ivresse. Je ne me reconnais plus, Jacques... Moi qui n'avais goûté à rien, hormis René et toi... — Il me semble que je deviens une autre femme, une créature nouvelle... Le diel me paraît plus beau... les choses autour de moi ont un charme que je ne soupçonnais pas. — Je regrettais ma chère patrie l'était insensée... Bien n'est si grand que comme ce pays. Ah ! si tu m'avais dit plus tôt, plus tôt je me serais réveillée. — Bon ! bon ! j'ai sagement fait de me taire à en juger par ton

exaltation. A peine si je t'ai touché deux mots de cet héritage, et te voilà emballée comme une fougueuse cavale. — Tu prétendais ne pas tenir à l'argent ? railloit-il en coulant vers sa femme un regard en dessous. — Oh ! Jacques, il y a argent et argent... Certes, je me satisfaisais de ma position, mais qu'est-elle en regard de ce que j'ai le droit d'espérer dorénavant ? — Sans doute, et moi aussi à dire vrai, je me sens transporté quand je songe que bien peu de jours nous séparant du moment fatidique. Je suis transporté et je tremble... — J'ai beau savoir que tu es seule héritière, que personne ne contestera tes droits, j'ai des sueurs froides en pensant que... peut-être... à la dernière minute, une catastrophe peut survenir. — Françoise pâlit. — Qu'entends-tu par là Jacques ? — Allons, allons ! voici qu'à présent tu t'alarmes ? Quel cerveau en fusion ! De ce que je prévois des empêchements il ne s'en suit pas que ces empêchements vont se produire. Mais en somme, il est bon d'envisager le pire. — Tu me reproches d'avoir gardé le secret ? Pauvre folle ! si je m'étais confié à toi quand je fis la découverte du testament, je n'aurais pas eu une seconde de repos. Tu m'aurais harcelé sans

trêve. Tu es trop nerveuse et trop impressionnable. — Songe donc qu'un testament peut se recommencer des fois et des fois ! Le comte de la Morinière du temps qu'il vivait avec Rosario Sanchez voulait lui léguer sa fortune, mais il se séparèrent brutalement. Des années passèrent entre ce moment et celui où le comte rendit à Dieu sa belle âme d'original. — Pourquoi l'appelles-tu ainsi ? Moi, je le vénère, et je prie chaque jour la Madone pour lui. — Tu es libre, n'empêche que ce fat on fier original, d'avoir cette idée saugrenue de faire tirer la langue pendant dix ans à ses héritiers, au lieu de leur permettre un envoi en possession immédiat. — Etant donné ce précédent, toutes les suppositions étaient permises. Quand l'ens trouva le fameux papier, je fis le voyage de Rio. — Ah ! je me souviens, c'est à cause de cela que tu m'as laissée plus de quatre mois ! — Il fallait m'assurer que le comte n'avait contracté aucun mariage, et n'avait pas fait d'autre testament. J'obtiens la certitude qu'il expira célibataire. Quant au reste impossible de rien savoir. — Les premiers temps je me suis efforcé d'oublier cette histoire, d'agir comme si le papier n'existait pas, afin de m'approuver par la suite aucune déception. Mais

les mois ont passé, puis les années. Personne ne s'est présenté chez le notaire. — Quel notaire ? — Bête ! celui du comte. Maître Samson-Duquesnois, boulevard Malesherbes. — Tu le connais ? — Bien sûr. C'est à dire je le connais de vue seulement. — Tu aurais dû l'informer de mes droits. — Impossible. M. de la Morinière ordonne à son héritière de se présenter dix ans jour pour jour après sa mort, chez son notaire ; jusque-là, silence complet, ou bien déchéance. Il a fallu se conformer aux volontés de ce personnage baroque. — Mais, s'il a fait un autre testament... si je suis dépoillée ? — Cela ne me paraît pas probable. L'héritage ne serait pas resté si longtemps en déshérence. — Cependant, M. de la Morinière peut avoir également improuvé le silence et un délai de dix ans à celui qu'il voudrait favoriser à son détriment. — Réellement je ne puis le croire. Lors de mon voyage au Brésil, j'aurais appris quelque chose. — Le comte de la Morinière ne fréquentait personne. Il vivait seul, sans amis, n'avait qu'un secrétaire, lequel depuis est revenu en France où il a trouvé un emploi à Lyon. J'ai vu le comte de France à